

Poésie



ARNAUD DELCORTE

Le cri salvateur

Arnaud Delcorte a publié deux recueils de poèmes et a participé au collectif "Poètes pour Haïti" qui paraîtra bientôt. Dans son dernier recueil de poèmes, *Écume Noire* (L'Harmattan, 2011, préface d'Ananda Devi), la poésie d'Arnaud se murmure parce qu'il s'agit d'entendre une voix intérieure. Au fil de ses quatre sections (*Écume rose, Écume noire, Corps d'Écume, Embruns* et *Être d'Écume*), son livre de poèmes se présente comme le difficile cheminement du poète qui s'adresse à ceux qui sont dans le mal-être, à travers textes poétiques et brèves notations.

C'est dans le tourment d'un monde défait que s'inscrit l'œuvre poétique d'Arnaud Delcorte. Le poète évoque l'étouffement des mots, l'ensevelissement intérieur, l'écrasement de l'homme, qui ne sont pas sans rappeler des épisodes douloureux des temps actuels : « *Lorsqu'on ne peut plus se parler se regarder / lorsqu'on ne peut plus se piffer / ces murs ces murs / Qui défigurent les peuples comme un chancre une / lèpre / Qui segmentent l'esprit et nous rendent tout simplement / Schizophrènes / Un monde se défait / Un monde se défait...* » Cette vision d'un monde disloqué est associée à l'impossibilité d'écrire dans la lumière : « *Tant que vivra l'enfermement la mort*

dispensée le / vertige du gouffre / Tant que l'opprobre pèsera sur les épaules des voyants... / Non : Je n'écrirai pas la timide étincelle du soleil qui se meurt ou de celui / qui renaît / Les astres et la récidive des corolles / le décompte des voluptés... »

Dans le langage de Delcorte, le désir et la mort se conjuguent. Eros et Thanatos peuvent parfois donner l'impression de faire bon ménage – « *contre nature* » : « *Il y a dans le désert gorgé de tes paumes / la promesse de lendemains cuisants / dans la palmeraie de tes rires / les flots lactés de l'accomplissement / tu marchandes ton âme / Avec la nonchalance d'un enfant / Et moi / Enfant avide de jeu / je débourse sans compter...* »

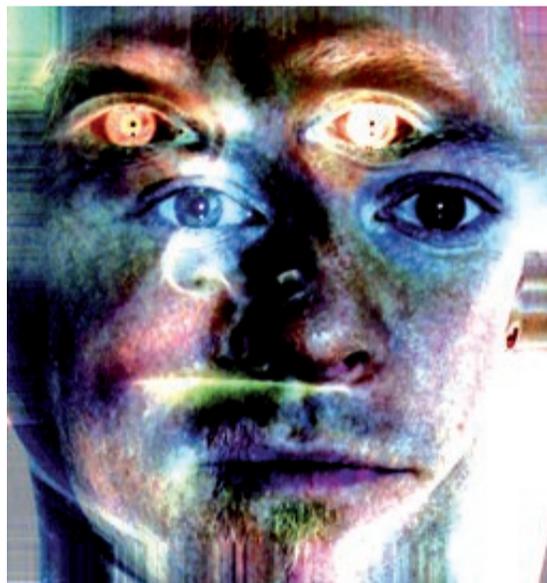
Pour combler le manque, Arnaud Delcorte recherche le contact physique avec la matière immer-

gée, la matrice, mais aussi avec tous les éléments de la nature. Il s'agit de rapports intenses, de mots qui collent à la mer, au feu, au vent aux embruns. Prenons quelques exemples en désordre : « *La mer est partout elle relie tout : C'est ça / mine de rien : elle nous lie tous de l'utérus maternel / Aux sables des levantins...* »

L'univers imaginaire de Delcorte est un monde en soi, un monde parfois insaisissable pour les lecteurs. Il nous entraîne au « *Maroc Nu* », « *Gibraltar / peau morcelée / sur l'arc-en-ciel des rédemptions / Caparica, Bairo Alto, Goélans au large de Giftun.* » Partout des lieux-miroir où se produisent la répétition, « *le cercle des obsessions* ». Mais le désir de voir n'achoppe pas sur le néant mais provoque la fureur des sens (« *Vampire je m'abreuve au reflux / de vos*

complaisances... »). L'œuvre poétique d'Arnaud Delcorte se construit sur un appel contre le silence de la mort (« *Vibrances / Qui de demain / Me font renaître / Homme...* »). Par le renouvellement des émotions, la puissance du verbe, la musicalité, la sonorité de la langue, Delcorte ne cesse de scander une possible renaissance, en ayant recours à l'affirmation et à la négation : « *Être écume / Puis devenir écume / Trace / Et absence...* ». Le minéral blanc inspire non seulement la thématique du voyage et de la mer mais se trouve à l'origine du langage poétique. Le poème devient alors lieu (dans la certitude d'un ailleurs doux, sobre et chaud) et lien à l'autre, à l'amour. La parole poétique d'Arnaud Delcorte est un cri douloureux mais un cri salvateur.

Norbert LOUIS



EXTRAIT CHOISI

Gabriel
I stare at my palm
At this thin serpentine line
That we
Children
Once crossed fearlessly

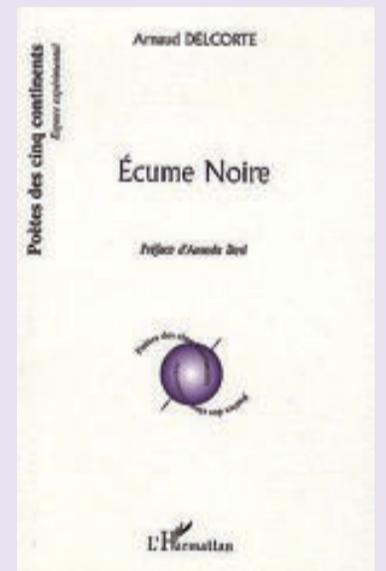
I surrender
To this ancient god
To this practice of thieves
Who seized
Again
That inconspicuous part of me

Meager herds struggling in cloudy waters
The sudden scream of a newborn man
Your streamlined fingertips on my chest
Your intonation

I envy the sun
Drying your crescent lips
Blood
Receding

Gabriel
That morning
You made me half
A moon we can't conquer
With these fingertips
You parted my flesh
And am still searching for

Suture



Parmi les poètes mauriciens qui ont marqué les années 1930 à 1960, figure André Legallant. Ce poète a toujours chanté l'amour de la nature et la nostalgie de l'enfance dans un langage simple. Le voici évoquant l'arbre dans un recueil datant de 1969.

EXTRAIT DE LA SPIRALE DU TEMPS

Arbre mon frère
Arbre mon frère qui avec fer-
veur reçoit
la bénédiction des aubes
et les cris des midis poignardés
de lumière
la danse des couleurs au gré
des crépuscules
par la vertu de tes feuilles
tu as guéri les mille blessures
de ma chair sans défense
par la fragrance de tes fleurs
tu as purifié les odeurs mal-
saines des turpitudes
où s'est abreuvée mon âme
prise dans le vertige d'un monde
en dérive
par la saveur de tes fruits
offrandes de la pluie du soleil

des saisons
tu as calmé la faim qui me brû-
lait le sang
et qui de cauchemars peuplait
mes insomnies
par la force de tes racines
qui te retiennent à la terre
tu m'as appris à aimer la terre
parce qu'elle est le commence-
ment et la fin
arbre mon frère
à travers toi je vis et je respire
car c'est à toi que je dois de
connaître
le bonheur de vivre parmi les
vraies richesses
mais je n'ai pas assez de bras
pour te serrer contre mon cœur
arbre mon frère

Hommage

Marcel Cabon ou l'unité culturelle



Il y a un siècle naissait Marcel Cabon (1912-1972), une des personnalités les plus flamboyantes de la littérature mauricienne. Cabon avait une grande admiration pour la littérature française mais il a beaucoup œuvré pour une identité culturelle mauricienne. C'est son roman *Namasté* qui fera la réputation littéraire de Marcel Cabon, mais il y a aussi ses premiers poèmes qui révèlent une écriture fantaisiste et une inspiration africano-malgache. Nous vous proposons ici un extrait de *Kélibé Kéliba*.

EXTRAIT CHOISI

(...)
Je n'ai pas connu ta mère
que ton père avait mangée
mais j'ai bien connu sa sœur,
la princesse Koulikoumbo :
elle avait des yeux de main
autant d'enfants que de sujets,
plus de maris que de Calebasses.
On l'appelait, je ne sais pas pourquoi
la princesse du vent qui tonne...